

Hommage à Jean Chabot

Marie-Claude Loiselle

Numéro 116-117, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2004). Hommage à Jean Chabot. *24 images*, (116-117), 34–36.



Hommage à Jean Chabot

Combien nous regrettons et ne cesserons de regretter la disparition, en octobre dernier, de notre collègue et ami de *24 images*, Jean Chabot, qui fut aussi pour nous et tant d'autres une des figures majeures et singulières de notre cinématographie. Nous nous souviendrons d'un homme dont la parole et les écrits, pleins de détours et d'envolées, n'en finissaient plus de répandre leurs ondes ludiques et cependant intenses, acérées et visionnaires. Cinéaste, mais avant tout intellectuel, il était pour nous tous un investigateur lucide et infatigable de l'espace collectif québécois, de notre appartenance, de notre identité, sans cesse hanté par la perspective de voir notre mémoire se dissoudre jusqu'à la disparition de ce que nous sommes comme peuple.

Jean Chabot en 1966,
dans *Notre Dame des chevaux*.



Jean Chabot en 2001, lors du tournage de *Tableaux d'un voyage imaginaire*.

E sprit foisonnant, il apparaissait aussi, plus que jamais peut-être, comme un créateur frénétique. Il savait avoir tant à accomplir encore, pressé par une soif sans limites de nommer et de montrer les choses. Quelques jours avant sa mort, grandement affaibli mais toujours aussi résolu, il s'est rendu à la Sodéc déposer un projet qui sera son dernier mot : le scénario d'un film consacré au peintre Ozias Leduc intitulé *L'homme qui pensait mourir*. Jean voulait encore y croire. Il voulait vivre.

Un homme comme lui n'accepte pas la mort, ni les verdicts fatals. Devant l'état actuel de notre cinéma – dont il constatait avec désarroi l'inaptitude à produire des images capables de « frapper de plein fouet la mémoire des spectateurs » alors que trop d'images semblent n'avoir « plus rien à dire à qui que ce soit » –, tout comme devant ce qu'est devenu notre monde aujourd'hui, « un monde qui s'est défait sous [nos] yeux » et où il n'y a plus que « du silence entre les êtres », sa lucidité, marquée par l'angoisse et le pessimisme, ne laissait cependant jamais de place ni à la nostalgie, ni à la défaite. Il ne supportait pas l'indifférence

vers laquelle entraîne le fatalisme de tous ceux qui « en ont pris leur parti ». Sans jamais être nommé comme tel, le sens d'une responsabilité commune face au monde dans lequel nous vivons nous sollicite à chacune des paroles, si impétueuses chez Jean Chabot, qui jaillissent en éclats lumineux de ses films autant que des textes qu'il signe au fil des ans dans le journal *Le Devoir*, puis dans les revues *Format Cinéma* et *Lumières*, et enfin dans nos pages. C'est que chez lui, la parole est issue d'une pensée en mouvement où s'entremêlent la création et la vie. Le cinéma devient comme une onde vitale par laquelle il fait corps avec le monde, au sens physique du terme (rappelons-nous par exemple *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté* (1987) et *La nuit avec Hortense* (1988)) comme au sens d'une communauté humaine. Un monde jamais envisageable sans la faculté de « retrouver l'origine des choses pour échapper à ce qui au fil des jours se défait et s'affadit » (comme il est dit dans *Voyage en Amérique...*, une des plus grandes œuvres du cinéma « documentaire » québécois), mais non plus envisageable sans la volonté de revenir à un degré zéro du filmage libéré de ce « tout est représentation » qui, dans l'univers

contemporain des images, supprime toute adhérence au réel et la possibilité de rendre compte de ce qui se joue autour de nous.

La grande force du regard que Jean Chabot portait sur les choses était de savoir extraire d'une réalité ce qui échappe aux autres, de poser les questions sourdes qui devenaient impossibles à esquiver dès lors qu'elles se trouvaient formulées par lui. Ainsi disait-il souvent que ce n'est pas tant ce que les gens disent qui est fascinant mais plutôt ce qu'ils taisent. Tout le travail de trente-cinq années de création s'est inscrit, pour Jean Chabot, sous le signe de l'exigence de mettre en lumière ce qu'on ne voit pas ou ne savons plus voir, bras de fer contre le silence et l'oubli. Pour le cinéaste qu'il était, le cinéma c'était aussi ce qui permet la reconnaissance d'un territoire intérieur, imaginaire, indissociable de l'appartenance à un espace collectif réel. Jean Chabot était lié à ce qu'il filma par la nécessité d'appartenir à un pays, une histoire et une mémoire devant trouver un écho jusqu'à nous, dans le présent.

Si la question de l'appartenance se retrouve au cœur de son œuvre, elle y est moins présente comme une affirmation que comme une quête l'ayant mené sur les routes de l'Amérique,



du Québec urbain et rural jusqu'aux États-Unis (*Voyage en Amérique...*, *Notre Dame des chevaux* (1997)). C'est également elle qui l'a entraîné vers l'exploration des chemins douloureux de l'exil dérivé de la volonté «d'être ailleurs», cette «veille hantise québécoise, qui s'est jouée et rejouée de film en film» et qu'il retrouve aussi incarnée dans la figure canadienne-anglaise de Nancy Huston (*Sans raison apparente* (1997)), tout comme dans celle de Mack Sennett, célèbre cinéaste hollywoodien originaire des Cantons-de-l'Est (*Mack Sennett, roi du comique* (2000)). «Comment être d'un endroit?», «À quoi l'appartenance se voit-elle?» a-t-il déjà écrit. Cette préoccupation ne cessera jamais de le hanter et de le pousser à tenter de saisir quelque chose de ce peuple québécois dont nous n'arrivons pas à avoir une idée très nette, ce peuple qui «perd la mémoire de génération en génération, s'enfonce plus avant dans le silence, la discontinuité, l'oubli...».

Et puis, il y avait cette autre idée obsédante qui le tenaillait. Jean en parlait souvent et il y a fait allusion dans plusieurs de ses textes,

comme ici : «Ne peux m'empêcher de penser que trente ou quarante années de cinéma québécois débouchent ainsi [...], sur des œuvres tronquées, inachevées, incomplètes.» Quel triste sort l'a fait rejoindre le cortège des Jutra, Groulx, Mankiewicz, Lauzon dont il évoquait si souvent les noms? À une échelle plus large, la tragédie des artistes québécois de la génération précédant la sienne ne quittait pas non plus son esprit, comme s'il se sentait serré de près par cette bête sans visage mais oppressante qu'on appelle le destin. Sa façon à lui de le défier aura été d'assumer pleinement, avec une générosité et une droiture remarquables, son rôle d'homme, de citoyen, d'artiste responsable, qui sans compter investissait son énergie à témoigner pour nous tous de ce que nous sommes, en se projetant, lui-même et son œuvre, au-delà de ses propres limites. C'est pour cela que nous ne lui connaissions que des amis et des gens qui le respectaient.

C'est aujourd'hui au tour des gens qui ont partagé, par leur travail, des heures fécondes et stimulantes de venir témoigner de leur amitié : France Pilon, qui a été monteuse de

plusieurs films de Jean Chabot dès ses tout débuts, Catherine Martin, monteuse du vertigineux *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté*, André Pâquet, collaborateur précieux depuis *La fiction nucléaire*, ainsi que la romancière et essayiste Nancy Huston qui, après sa participation à *Sans raison apparente*, a entretenu un échange épistolaire soutenu avec Jean, sous forme de méditation autour du travail de création, des centaines de pages de correspondance dont on peut lire ici quelques riches passages.

Les voies qu'ont ouvertes les films et les écrits de Jean Chabot sont passionnantes et inoublables. Il n'en tient qu'à nous tous de poursuivre plus avant sur ces chemins frayés. Ils sont brûlants et nous appellent. ◀

Marie-Claude Loïselle

Ce texte est une version remaniée d'un article paru dans *Le Devoir* du 18 et 19 octobre 2003.